

obriété de ceux qui se taisent devant la nature, car c'est là que finit le pouvoir de la parole : si elle a des mots pour rendre la pensée de l'homme, elle n'en a pas pour peindre l'œuvre de Dieu.

“ Après plusieurs jours de route, j'atteignis le village qu'habitait Françoise ; elle m'attendait au rendez-vous ; sa bonne mère me reçut dans ses bras ; elle m'aimait sans m'avoir vue !

“ Oublierai-je jamais leur douce retraite ? Le toit se cachait sous de vieux hêtres ; le long du porche le liseron suspendait ses guirlandes aux larges fleurs bleues, et les murs étaient verts de jasmins et de cytises. Les roches éparses qui dominaient cette demeure l'ensevelissaient dans une demi-obscurité, et un bois de mélèzes et de pins la défendait contre le froid des hivers ; un vaste parterre de fleurs alpestres s'étendait sous les croisées ; la gentiane, l'aster, la campanule, filles sauvages des montagnes, y étalaient leur vêtement blanc ou pourpré, un ruisseau d'eau vive descendait de la colline. Rien de simple comme l'intérieur du manoir. Les pièces étaient grandes et sombres ; je trouvais qu'il n'entrait pas assez de soleil dans la vie de celles qui les habitaient ; mais aussi quel luxe dans le paysage dont elles étaient environnées !

“ Je montai dans la chambre de Françoise ; une modeste couchette à rideaux blanc, au fond du lit un crucifix, un bénitier ombragé d'un rameau pascal, quelques meubles épars composaient toutes ses richesses ; mais à travers une longue croisée je vis les Alpes se dressant à l'horizon ; mon regard s'attacha à ces géans de la terre, fiers de leurs cimes faites aux orages. A ces heures du soir, les nuages voilaient les monts, auxquels les sapins touffus servaient de manteau. Des vapeurs mobiles ondulaient autour de leurs flancs, et les derniers rayons du jour tombaient sur les guérets, comme des larmes d'or, à travers les brumes. Peu à peu la nuit vint, les rochers blanchâtres percèrent l'obscurité, semblables à de pâles fantômes. Bientôt je n'entendis plus que la voix du vent qui se mêlait au murmure du ruisseau et au cri de l'aigle dans la nue.

“ Je ne m'étonnai plus d'avoir surpris dans l'âme de Françoise des pensées vastes comme la nature. Elle les avaient lues dans cette grande page ouverte à tous, et la jeune fille y avait pressenti l'infini ! Nous reprîmes nos douces causeries. Françoise aimait son pays, elle aimait ses montagnes, ses rochers ; elle vivait là, comme le pin solitaire qui croît dans les fissures de la pierre où sa racine s'est péniblement implantée.

“ Elle aimait son modeste réduit parce qu'il se liait à ses souvenirs d'enfant, à ses jours souffrants comme à ses jeunes espérances !

“ En m'approchant de la croisée, j'aperçus sur le bord une branche de géranium qu'elle avait replantée. Cette branche, je la lui avait donnée après l'avoir portée toute une nuit de bal. “ Mon amie, me dit-elle, je vais vous quitter peut-être à jamais ! Ecoutez-moi ; tant que cette branche vivra, elle dira que vous ne m'avez pas oubliée ; le jour où elle mourra, je mourrai avec elle, car alors vous ne m'aimerez plus.”

“ Ces paroles sont à jamais vivantes dans mon souvenir, car elles ont été prophétiques ; la branche est morte, et Françoise avec elle !

“ Je la quittai, et nos adieux furent pleins de larmes... hélas ! je ne devais plus la revoir !... Il y avait un mois, un grand mois que je n'avais écrit à mon amie ; elle se crut oubliée... Pauvre ange ! les lignes qu'elle demandait à grand cris, quelques heures avant de quitter la terre, arrivèrent un jour trop tard, et me furent

renvoyées avec un mot de sa mère, un de ces mots qu'on n'oublie pas !

“ Un autre avait souffert aussi !

“ Après notre séparation à Remiremont, M. de C\*\*\* ne revint pas à Plombières. On sut qu'il errait à l'aventure dans les montagnes des Vosges. Après un mois d'absence il rentra dans sa famille ; son front était pâle, ses cheveux en désordre, ses yeux chargés de larmes : ses amis ne le reconnurent plus.

“ Je savais que ce jeune homme appartenait à une des familles les plus distinguées de ce pays, et qu'un jour il devait être appelé à jouir d'une belle fortune. J'appris depuis qu'il venait d'entrer dans les ordres, et était parti pour Rome. J'avais reçu une lettre d'une écriture inconnue ; elle contenait ce peu de mots : “ Je n'ai pas pu vous devoir mon bonheur sur la terre, je veux au moins vous devoir le ciel ! Je le sens, je devais être à Dieu ou à vous.”

“ Le doute ne m'était plus permis, ces lignes étaient de lui !... Cet amour aventureux, spontané, l'avait surpris, et avait peut-être hâté l'accomplissement d'un vœu qu'il avait formé d'avance dans le secret de sa pensée. Ces deux ombres m'ont poursuivie : l'une était morte pour la terre, l'autre venait de mourir au monde ! Pourquoi le sort m'avait-il fait rencontrer ces êtres privilégiés, d'une essence tout angélique, qui n'étaient pas faits pour vivre de la vie terrestre ? Elle, plus heureuse, avait été se réfugier au ciel ; lui ne devait y arriver que par le sentier laborieux de la pénitence !

“ L'amour est la plus belle des religions humaines, et Dieu seul pouvait servir de refuge à cette âme brisée. Et moi, qui ai cheminé dans la vie, qui sait si je n'ai pas plus souffert qu'elle, ô mon Dieu !.....

“ Je repassai l'année suivante dans les lieux qu'avait habités Françoise ; l'ordre n'y régnait plus. Le marronnier dépouillé de ses blanches panaches, le saule aux cheveux pendans, le cyprès aux bras immobiles, se confondaient ensemble ; les herbes parasites avaient envahi les massifs et les allées ; les arbres, dont les branches s'entremêlaient librement, cachaient les points de vue jadis si soigneusement ménagés. Plus de fleurs que celles qui croissent sur les chemins. Le vent d'automne soufflait tristement ; les feuilles jaunies bruissaient sous mes pas, un ciel sombre étendait son manteau de deuil sur l'enclos abandonné. J'entrai avec crainte dans la demeure solitaire ; un froid glacial m'investit de toute part ; les carreaux verdâtres du sol suintaient l'eau, les murs nus et humides étaient dépouillés des cadres qui les ornaient. J'aperçus, à travers les fenêtres, quelques sarments de vigne privés de leurs feuilles qui pendaient à la treille négligée. Quel dénuement ! quel abandon ! Je fis ouvrir la chambre de Françoise, qui était restée fermée ; il y avait des toiles d'araignée entre les volets et les vitres ; tout était à sa place... la vie seule manquait... Je m'agenouillai devant le crucifix, et je priai avec ferveur...

“ Une sœur de la mère de Françoise avait gardé la demeure de famille ; elle était accablée de souffrances et d'années, et dans la négligence qui avait envahi l'humble asile, je reconnus l'insouciance découragée de la vieillesse...

“ Je partis. Dans le cimetière du village, je pleurai sur deux tombes. Pauvre mère ! pauvre enfant !”

MADAME LA BARONNE DE MONTARAN.